

Prédication pour le culte du 9 mai 2024 (Ascension)

Ropraz, 10h

Florence Clerc Aegerter

Textes : Jean 16, 5-7 ; Actes 1, 1-11

=====

Ce matin, nous commémorons l'Ascension de Jésus-Christ.

L'ascension, c'est un peu le parent pauvre des fêtes chrétiennes. Celle qu'on oublie toujours de mentionner dans la liste. Celle que beaucoup de gens trouvent si peu importante qu'ils préfèrent aller faire un pique-nique en famille plutôt que de se rendre à l'église. A Noël, à Vendredi-Saint, à Pâques et à Pentecôte, l'église est en général plutôt bien remplie. Mais à l'Ascension... C'est sûr que, vous qui êtes là, vous avez plus de place sur les bancs.

A part le congé de quatre jours, qu'est-ce qu'il y a de mémorable à l'Ascension ? Noël, c'est la fête de la naissance, où l'on évoque les joies de l'enfance. Noël c'est, pour beaucoup d'adultes, la nostalgie d'un temps qui n'est plus, celui de l'innocence, de la pureté, d'un monde simple et protégé... et Dieu sait que ça nous fait du bien, de temps à autre, de se replonger dans ce temps-là.

A Vendredi-Saint on fait mémoire, avec la mort du Christ, de nos deuils, de nos souffrances, de tout ce qui nous pèse et qui a été porté, assumé, pris en charge par le Crucifié. Pâques, c'est la vie nouvelle jaillie du tombeau, l'espérance qui transcende la mort, toutes les morts, celles de hier, d'aujourd'hui et de demain. Pentecôte, c'est le don du souffle créateur et re-créateur, la fête du Dieu-en-nous, présent au fond de nos cœurs par son Esprit.

Mais l'Ascension... C'est la commémoration du départ, du vide, du plus rien. Fête-t-on un départ ? Une absence ? Ne devrait-on pas, ce jour-là, pleurer et se lamenter, et supprimer le congé qui nous procure repos, divertissements et réjouissances ?

Eh bien non ! L'Ascension, ça se fête ! En effet, Jésus lui-même nous demande de nous réjouir de son départ. La veille de sa mort, il dit à ses disciples : "*Il est avantageux pour vous que je m'en aille.*"

Les disciples en restent bouche bée. Ils en sont même tellement "paf" qu'ils s'abstiennent, pour une fois, de poser une question stupide. En quoi son absence pouvait-elle leur être un avantage ?

Avec lui, tout était transformé ; il parlait de Dieu comme jamais personne n'en avait parlé auparavant : Dieu devenait Père, devenait proche, tendre, aimant ; avec Jésus, Dieu n'était plus seulement celui des notables ou des croyants exemplaires, mais aussi celui des petits, des exclus et des gens peu recommandables.

Jésus révélait la vérité des gens, des choses et des idées. Sur son passage s'élevaient des appels, des vocations, des amitiés qui bouleversaient des vies. Il guérissait les corps et les cœurs, rendait la santé aux malades, l'espoir aux désespérés.

Et voilà qu'il annonce son départ. Mieux encore, que c'est un avantage de le perdre. Comment les disciples pouvaient-ils croire une chose pareille ? C'est sûr que si ç'avait été en leur pouvoir, ils auraient tout fait pour garder Jésus avec eux.

Nous aussi, si on avait le choix, on préférerait certainement que Jésus soit là, au milieu de nous, pour nous guider et nous enseigner. Finies, les incertitudes ! Finies, les divergences d'opinions, les controverses et les querelles confessionnelles ! Finies, la tiédeur, le scepticisme, la démotivation et l'apathie. On serait tous rassemblés autour de lui, unanimes, vibrant d'une même foi, d'un même enthousiasme.

Qu'on croit. En réalité, si on regarde les choses de plus près, on ne serait pas très différents des contemporains de Jésus, de ceux qui l'ont connu et entendu, de ceux qui l'ont vu et touché. Beaucoup de ceux qui l'ont connu ne l'ont pas reconnu. Beaucoup de ceux qui l'ont entendu ne l'ont pas compris. Et beaucoup de ceux qui l'ont touché n'ont pas été guéris, ou n'ont pas vu leur vie transformée.

En ce temps-là comme en notre temps, il ne suffisait pas d'entendre Jésus : encore fallait-il l'écouter avec foi. Il ne suffisait pas de le voir pour croire en lui : encore fallait-il le regarder avec des dispositions d'ouverture, de désir spirituel, de respect. Quand on lit les Evangiles, on remarque que, si beaucoup de gens se sont pressés autour de lui, bien peu l'ont suivi jusqu'au bout, bien peu lui ont été fidèles. Même ses disciples l'ont trahi et abandonné.

Ce n'était pas forcément un avantage pour la foi de côtoyer Jésus. On peut même dire qu'il y a bien plus de gens qui croient en lui aujourd'hui, sans l'avoir vu. Ce n'est donc pas un désavantage pour nous qu'il soit parti auprès du Père. Reste à voir en quoi c'est un avantage.

Jésus dit à ses disciples qu'il ne les laissera pas seuls. Il leur enverra le Paraclet – c'est-à-dire le Consolateur, *Paracletos* en grec. Le Paraclet, c'est un autre nom pour désigner le Saint-Esprit. Cet Esprit de Dieu, qui animait Jésus, et que Jésus laisse à ses disciples pour qu'ils se consolent de son absence.

Mais le Paraclet fait plus que consoler. Contrairement à une personne en chair et en os, comme l'était Jésus, il peut être tout le temps et partout à la fois. Il n'est soumis à aucune limite physique, à aucune limite de temps ni d'espace. Il peut s'adresser à tous en même temps, et pour chacun d'une manière différente. Il habite en tout temps le cœur des croyants, pour les instruire, pour leur redire inlassablement le message de Jésus, jusqu'à ce qu'ils le comprennent. Jamais il ne se lasse de répéter les mêmes choses, jamais il ne renonce à nous chercher, jusqu'à ce qu'il nous ait trouvés.

On ne peut espérer un meilleur pédagogue, un éducateur plus patient. Assurément, c'est un cadeau magnifique que Jésus nous a laissé. L'Esprit qui l'animait lui-même, qui nous accompagne et nous guide partout et en tout temps, discret, ineffable, agissant sans qu'on s'en aperçoive, et pourtant tellement efficace dans la durée.

C'est pour nous un grand avantage que Jésus soit parti en nous laissant le Paraclet, le Saint-Esprit. Oui, mais ça, me direz-vous peut-être, ça concerne la fête de Pentecôte. Le don de l'Esprit, ce n'est pas ça qu'on célèbre à l'Ascension. Pourquoi donc est-ce si important de fêter l'Ascension ? Ne devrait-on pas plutôt fêter directement Pentecôte, et oublier l'Ascension ?

Je crois que l'Ascension, unique parmi toutes les fêtes chrétiennes, célèbre l'attente. Elle célèbre, dans les deux sens du terme ; elle fait mémoire d'un événement passé qui donne du sens à ce que nous pouvons vivre aujourd'hui, et elle se réjouit. Nous pouvons nous réjouir de ce temps d'attente, symbolisé par ces dix jours qui séparent l'Ascension et Pentecôte, le départ de Jésus et l'arrivée du Saint-Esprit.

Ce temps d'attente nous renvoie à tous ces moments où, dans notre vie spirituelle, nous avons l'impression qu'il ne se passe plus rien. Ça peut

être quelques jours, ça peut être quelques mois, ça peut même être des années. Dans ces moments-là, on a l'impression d'être un peu sec, de ne plus rien découvrir de nouveau, de ne plus rien éprouver. De tourner un peu en rond, de se heurter sempiternellement aux mêmes difficultés, de buter sur les mêmes questions, d'être comme engourdi dans sa foi.

Eh bien, ces moments d'attente, de vide, qu'on supporte bon gré mal gré, dont on espère généralement qu'ils seront les plus brefs et les moins nombreux possibles, nous pouvons nous en réjouir. Qui l'eût cru ? Oui, nous en réjouir. Parce qu'ils sont aussi indispensables à notre vie spirituelle que les moments d'exaltation ou d'exultation.

Ils nous permettent de nous apaiser sur le plan émotionnel. Ils nous permettent de faire le point calmement. Et tous les navigateurs savent combien c'est important de faire le point de temps en temps si on veut garder la route. Ces moments d'attente nous permettent de repenser à ce que nous avons vécu dans notre foi, à ce que nous avons appris ; remâcher, ruminer toutes ces choses pour tirer parti du moindre élément, afin d'être nourri en profondeur et en durée.

Se rappeler, c'est s'enraciner. Quand nous sommes dans l'action, notre mémoire est en veilleuse. Elle ne peut être activée que dans ces temps d'attente, de vide apparent, de relâche.

Fêter l'Ascension, c'est important, parce que cette fête nous dit qu'ils sont bons pour nous, ces moments d'attente, où tout est, sans mauvais jeu de mots, comme suspendu. Oui, ces moments mornes, plats, parfois un peu douloureux, nous sont avantageux, même si nous ne les ressentons pas comme tels.

L'Ascension, fête de l'entre-deux, de la mémoire et de l'attente, nous rappelle qu'il est nécessaire que le terrain de notre cœur soit préparé pour l'accueil de l'Esprit, pour la fête de la nouvelle création.

Christ est ressuscité, Alléluia !

Il est monté au ciel, Alléluia !

Il nous promet l'Esprit du Père, Alléluia !

Amen.